Vol 22 No 7 | 5 au 26 octobre 2021

GRATUIT Bilingue et interculturel
English version at the back

La Source
forum de la diversité

La Source – www.thelasource.com – Depuis 1999

Le « Vancouver Writers Fest » invite trois talentueuses plumes françaises

par DAPHNÉ DOSSIOS

Le festival littéraire *Vancouver Writers Fest* accueillera trois célèbres écrivaines françaises lors d'un événement qui se déroulera en ligne le 20 octobre. Anne Serre et Elisa Shua Dusapin se livrent sur leurs œuvres respectives qu'elles présenteront lors de l'événement intitulé *Entre Nous*.

Anne Serre et Elisa Shua Dusapin, sont deux auteures talentueuses au parcours bien différent ! L'une, romancière endurcie avec une quinzaine de livres et un prestigieux prix Goncourt au compteur. L'autre, jeune écrivaine prodige à la vie partagée entre Paris, Séoul, en Corée et Porrentruy, en Suisse. Elles partagent pourtant cette même flamme pour l'écriture : cet univers où elles peuvent laisser libre cours à leurs émotions.

De cet espace intime, elles ont fait ressortir deux bijoux : *Les débutants* né de la plume de la première, *Un hiver à Sokcho* de celle de la seconde. Invitées le 20 octobre prochain au *Vancouver Writers Fest*, les deux auteures décrypteront leurs romans, en compagnie de Valérie Perrin, qui présentera elle aussi son ouvrage.

L'intimité au cœur du roman

Si les livres d'Anne Serre et d'Elisa Shua Dusapin sont bien distincts, ils racontent tous deux le bouleversement intime causé par une rencontre fortuite. Dans *Les débutants*, Anne Serre suit le tsunami émotionnel que vit Anna Lore lorsqu'elle s'éprend d'un autre homme que son mari, qu'elle aime pourtant passionnément. « Elle voudrait vivre avec ses deux hommes mais eux ne veulent pas. Ils veulent qu'elle choisisse », explique l'auteure. Et de continuer : « Je voulais montrer qu'on peut aimer deux êtres en même temps, avec la même vérité, la même puissance ».

Quant à Elisa Shua Dusapin, elle transporte les lecteurs jusqu'en Corée du Sud. Dans la petite ville portuaire de Sokcho, une jeune femme franco-coréenne qui n'a jamais mis les pieds en Europe rencontre un auteur de bande dessinée français. « Un lien va se créer entre ces deux personnages qui ne parlent pas la même langue et qui vivent aux antipodes de la planète. Au fil de ces rencontres ténues va se créer une évolution intime et fondamentale pour chacun des personnages », résume l'écrivaine.

Succès fulgurant

Lorsqu'Elisa Shua Dusapin publie son premier roman, *Un hiver à Sokcho*, une vague médiatique se déferle sur la jeune écrivaine, à l'époque âgée d'à peine 23 ans. Les prix littéraires affluent, tant du côté suisse que français. Le président Emmanuel Macron l'invite même à l'Élysée. Une immense surprise pour la jeune femme qui n'a jamais eu l'ambition d'être auteure.

La récente traduction de deux ouvrages en anglais ouvre de nouvelles portes à ces auteures françaises…

« Ça m'a pris sept ans pour écrire le roman. J'ai commencé à rédiger les premiers jets au lycée. Et pendant un an et demi, j'ai laissé le manuscrit traîner dans un tiroir. Un jour, un ancien prof m'a dit qu'il fallait l'envoyer à un éditeur », raconte-t-elle. Dès la publication du roman, tout s'enchaîne très vite, à tel point que l'auteure se voit contrainte d'arrêter ses études pour continuer la promotion de son livre.

Soudainement projetée sous les feux des projecteurs, Elisa Shua Dusapin a vécu ce succès avec difficulté. « Parfois, je me suis sentie tellement vidée que je n'avais même plus envie d'écrire. Ce n'est pas du tout ma personnalité de me mettre en avant, d'être prise en photo, de parler à la radio, à la télévision… Tout d'un coup, on a créé une image de personnalité publique

Voir « Littérature » en page 5 ➤

L'émouvant spectacle *Cambie Corridor Lament* de Naomi Pommier Steinberg
Page 3

Le triste sort des Asahi de Vancouver revisité avec la pandémie en toile de fond
Page 6

La compagnie montréalaise Rubberband en présentiel au Dance House
Page 7

Comment faut-il décoder les nouveaux enjeux de l'immigration vietnamienne en France et au Canada ?

par JEAN-BAPTISTE LASAYGUES

De l'occupation japonaise (1940) aux ultimes soubresauts des guerres d'Indochine (les guerres contre la Chine de 1979, puis de 1984) c'est presque un demi-siècle entier de guerre, de conflits et de violences qui ont fait du Vietnam une des nations qui compte le plus d'immigrants au XXe siècle. Mais avec la paix et la reconstruction, le pays et les diasporas qui en sont issues ont profondément évolué. C'est à cette évolution et aux nouveaux enjeux qui en résultent que s'attaque Anne-Cécile Delaisse, doctorante à UBC et qui s'est lancée dans une vaste dissertation ethnographique sur l'immigration vietnamienne, et en particulier sur le cas des pays d'accueil que sont le Canada et la France.

Passionnée par le Vietnam où elle a vécu pendant une année, la jeune Française doctorante à UBC explique que : « Ce qui m'a interloquée, intriguée (…) c'est que je voyais beaucoup de représentations culturelles vietnamiennes et quand on représentait la communauté, c'était surtout des réfugiés que l'on parlait. De par leur expérience traumatique, ils ont une certaine représentation du pays. Ils avaient un rapport à la culture qu'ils avaient laissée derrière eux très différent des étudiants que je connaissais et qui étaient arrivés au Canada depuis une dizaine d'année, et c'est ce qui m'a donné envie de faire cette étude ».

Aidée par Thái Hòa, lui-même fils d'étudiants vietnamiens arrivés à Montréal dans les années 60, et lui-même président de la *Southeast Asian Cultural Heritage Society* (SEACHS), elle s'attelle à la tâche dont le but est de comprendre quels sont les enjeux actuels de cette immigration.

Photo d'UBC

Anne-Cécile Delaisse.

Une immigration recomposée

La première chose qui les frappe, c'est d'abord le changement dans les composantes de cette immigration. Thái Hòa nous explique : « Les réfugiés, les *boat people* étaient un peu de toutes les origines. Par exemple, il y avait beaucoup de Chinois parmi les gens qui fuyaient le Vietnam, car avant de se libérer de la tutelle française en 1954, le pays a été en conflit avec la Chine pendant près de 1000 ans. Les Chinois étaient vus comme des bourgeois qui possédaient les terres. » S'y ajoutent bien entendu les personnes ayant soutenu les Français ou les Américains, les membres du régime sud-vietnamien, les peuples montagnards tels que les Hmong qui ont pris part à la guerre contre Hanoï ou encore tous ceux qui ne pouvaient supporter le régime.

Depuis la crise des *boat people* qui a culminé en 1979 et s'est atténuée à la fin des années 80, l'immigration vietnamienne a totalement changé. « Aujourd'hui l'immigration vietnamienne a deux composantes principales. Celle des travailleurs temporaires, principalement en Asie et au Moyen-Orient, et celle des étudiants qui partent se former en Occident », nous explique Anne-Cécile.

> « J'étais assez intriguée de voir l'impact des politiques d'intégration du Canada et de la France sur la vie quotidienne des immigrants vietnamiens…
>
> *Anne-Cécile Delaisse, doctorante à UBC*

Canada et France, des modèles opposés

En ce qui concerne le choix de se concentrer sur deux pays en particulier, la doctorante développe : « J'étais assez intriguée de voir l'impact des politiques d'intégration du Canada et de la France sur la vie quotidienne des immigrants vietnamiens, mais aussi de voir quel était l'impact des politiques d'émigration du Vietnam sur sa propre communauté (…) Le fait de comparer les politiques d'immigration du Canada et de la France, c'est parce qu'ils ont des politiques très différentes quant à l'intégration, mais aussi parce que ces deux pays font figure de « cas d'école » dans leur approche des politique migratoires. Ce sont des pays qui sont intéressants d'un point de vue comparatif. »

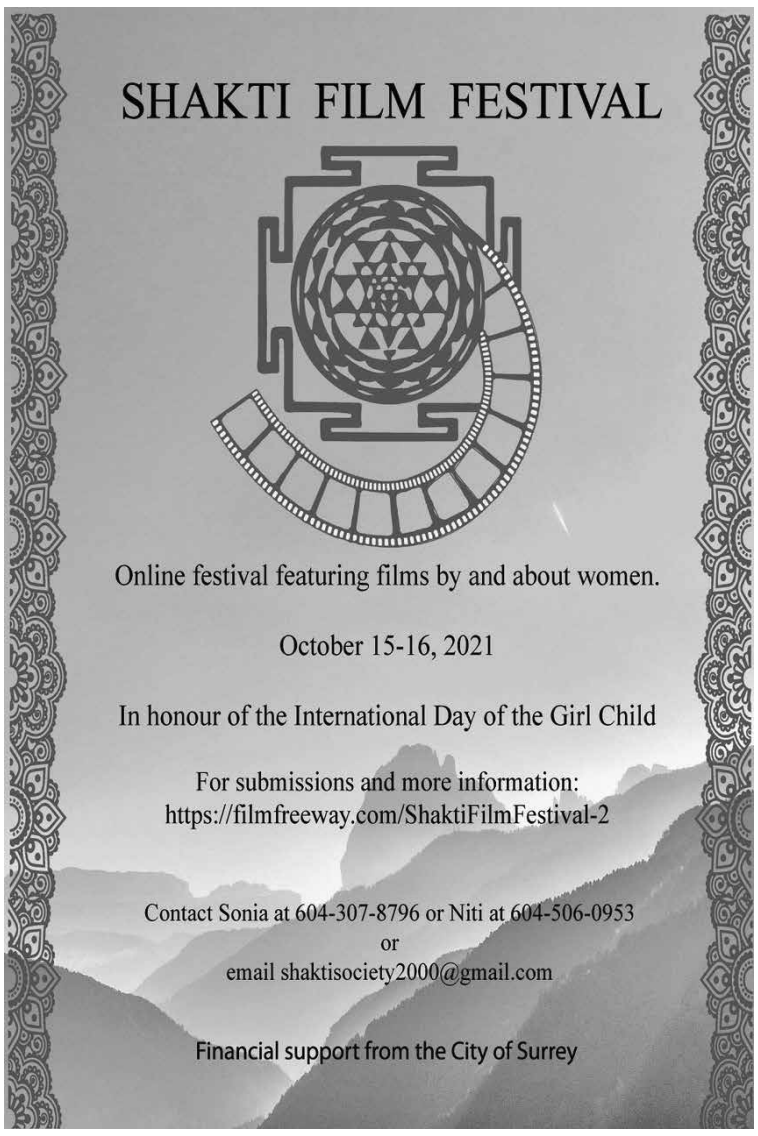
Autre facteur à tenir en compte dans cette étude, c'est la taille similaire des communautés dans les deux pays (environ 250 000 membres) même s'il est difficile d'avoir des statistiques exactes pour la France, les statistiques ethniques y étant interdites par la loi. Par ailleurs, la communauté vietnamienne fait partie des cinq plus importantes communautés d'immigrants au Canada. En France, la communauté vietnamienne est beaucoup plus ancienne, les premières associations remontant aux années 1920 avec notamment une d'entre elles fondée par Hô Chi Minh lui-même.

Les principales différences dans l'accueil de ces nouveaux immigrants résident aujourd'hui dans les possibilités de rester dans leurs pays d'accueil. Anne-Cécile explique : « Le Canada a des politiques qui incitent à rester au pays après les études, ce qui n'est pas le cas en France qui a des politiques publiques plus facilement xénophobes ». Avant de noter que le dynamisme actuel de l'économie vietnamienne incite de nombreux immigrants à retourner dans leur pays d'origine où leurs diplômes étrangers et leur expérience peuvent parfois se révéler des atouts conséquents. Ainsi Thái Hòa nous explique avoir vu pour la première fois des enfants de réfugiés qui avaient fui le Vietnam y retourner, et même en acquérir la nationalité, ce que confirme Anne-Cécile en enchaînant avec ses propres exemples en Europe. Serait-il possible que le modèle occidental ne séduise plus cette jeunesse du sud-est asiatique ? Sans doute est-ce une des interrogations auxquelles la dissertation d'Anne-Cécile Delaisse sera en mesure d'apporter des réponses.

Pour plus d'informations visitez le : www.migration.ubc.ca/profile/anne-cecile-delaisse

CANADA POSTES POST CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

Le grain de sel de Joseph Laquerre



Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web

(604) 682-5545
ou info@thelasource.com

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource. com

www. thelasource. com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Éditrice associée : **Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (sections anglaise et française) **Monique Kroeger**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Frank Abbott, Deanna Choi, Cheryl Olvera, Melodie Wendel-Cook**
Responsable du service administratif **Kevin Paré**
Coordinateur du site Web **Pavle Culajevic**
Site Web **Sepand Dyanatkar, Vitor Libardi, Silvia Pascale**
Médias sociaux **Nathalie Astruc, Tina Qu**

Conseiller à la rédaction **Denis Bouvier**
Conseiller au format numérique **Saeed Dyanatkar**
Rédacteur principal **Simon Yee**

Illustrateur **Joseph Laquerre**
Graphiste **Yvonne Kwok**
Ont collaboré à ce numéro **Nathalie Astruc, Xi Chen, Aman Chung, Gratianne Daum, Daphné Dossios, Nadia El Sheriff, Jean-Baptiste Lasaygues, Amélie Lebrun, Isha Ohri, Geoff Russ, Simon Yee, Selma Van Halder, Lin Weaver, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger**
Distribution **Joseph Laquerre, Kevin Paré**

Credits des photos pour la Une
Page 3 : Photo de Naomi Pommier Steinberg
Page 6 : Photo de Kellen Hatanaka
Page 7 : Photo de Marie-Noële Pilon

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

« Lamentation du corridor de Cambie »

par LIN WEAVER

Naomi Pommier Steinberg, l'écrivaine auteur de *Goosefeather*, un remarquable récit de voyage, va participer à la Fête de la culture 2021 avec un spectacle intitulé *Cambie Corridor Lament (Lamentation du corridor de Cambie)*. L'événement, en ligne, aura lieu le dimanche 24 octobre de 16 h 30 à 17 h 45.

Photo de Naomi Pommier Steinberg

L'artiste Naomi Pommier Steinberg joue sa flûte traversière, au nom des arbres qui ont été sacrifiés pour construire les nouveaux bâtiments.

Il s'agit d'un testament passionné en réponse au développement immobilier de la ville de Vancouver dans le quartier appelé *Cambie Corridor*.

Le spectacle se compose de médias mixtes, qui comprennent de la poésie, de la musique, des images fixes et animées ainsi que de multiples vidéos que l'artiste a créées au cours des années pour essayer de préserver et sauver ce quartier historique où elle habite. L'artiste va également jouer sa flûte traversière, au nom des arbres qui ont été sacrifiés pour construire les nouveaux bâtiments.

« J'habite dans ce qui était la maison de mes grands-parents », explique Naomie Pommier Steinberg. « C'est la maison où mon père a été enfant, c'est dans cette maison que mes parents m'ont amenée rendre visite à mes grands-parents quand j'étais petite. Depuis quelques années, des centaines de maisons unifamiliales ont été détruites et remplacées par des maisons de ville en rangée. Le bruit des chantiers cinq jours par semaine est intolérable. » Naomi Pommier Steinberg poursuit : « Cela commence à sept heures et demie du matin et continue jusqu'à sept heures du soir. Ces grands travaux de construction sont si intenses qu'il font vibrer ma maison ».

En ces temps de pandémie, alors que la plupart des gens travaillent chez eux, le bruit, raconte-elle, est encore plus insupportable.

« Il y a six maisons qui viennent d'être détruites », déplore Naomi Pommier Steinberg, « et maintenant ils vont bâtir 30 ou 40 maisons de ville de plus. Les gens qui achètent et qui vendent ces nouvelles maisons n'ont aucune idée de ce qu'est une communauté riche en amitié. »

Et depuis cinq mois, l'artiste documente à coups de photos vidéo les aléas de son quartier, tout en jouant de la flûte traversière dans son jardin pour se faire entendre.

« Le manque de sentiment d'appartenance le long du corridor Cambie (CC) », se plaint avec tristesse Naomi Pommier Steinberg, « présente aux résidents du quartier toute une série de problèmes sociaux et environnementaux ».

La population de la région devrait doubler d'ici à 2041, ajoute-t-elle, et le plan du domaine public du CC a déclaré qu'il sera difficile de recréer des communautés comme avant, à moins qu'il n'y ait des rassemblements sociaux et des événements communautaires facilités.

« L'initiative *Dragon Walk* que j'ai démarrée vise à accroître la résilience, le voisinage et la joie en attirant l'attention sur les parcs, les espaces du domaine public, les équipements et les occasions », décrit Naomi Pommier Steinberg. « Nous pensons que les activités artistiques peuvent conduire à l'établissement de relations interculturelles et intergénérationnelles agréables et significatives au sein des espaces collectifs, affirmant ainsi l'appartenance ».

Le *Dragon Walk* découle de la relation personnelle que l'artiste a avec la terre, et par les connaissances culturelles acquises des aînés Squamish.

Photo de Naomi Pommier Steinberg

Naomi Pommier Steinberg : « C'est la maison où mon père a été enfant... »

Avant tout, Naomi Pommier Steinberg essaye de sauvegarder les grands arbres qui sont coupés chaque jour pour faire place à du béton.

« On ne peut plus couper un seul arbre avant d'avoir compris ce qui va se passer au niveau de la terre, de la qualité de l'air et de l'écologie en général », déclare-t-elle. « La réponse que me donnent les architectes est que les racines des arbres ne peuvent pas coexister avec les stationnements souterrains. »

Pour plus d'informations visitez : www.culturedays.ca

Comment vous sentez-vous?

Tableau de bord du bien-être

Il est extrêmement important de maintenir un équilibre pour gérer le stress. Quand vous regardez votre tableau de bord interne, voyez-vous seulement des feux verts? Y aurait-il des feux rouges indiquant que vous vous dirigez vers la zone de surmenage et de stress? Il faut prendre soin de soi pour poursuivre les activités les plus agréables.

	Vert Sain | Optimal	Jaune Réactif | Stress	Orange Blessé | Surmenage	Rouge Malade | Dépression | Maladie mentale
Physique	Sommeil réparateur Bon appétit, désire manger sainement Désire prendre soin de sa santé physique Rarement ou jamais malade	Insomnie légère Fatigue Opte souvent pour la malbouffe Pas motivé à faire de l'exercice Difficulté à relaxer sans alcool	Insomnie modérée Épuisement Frénésie alimentaire Consommation d'alcool drogues pour relaxer Douleurs et maux divers	Sommeil constant ou périodes sans sommeil Douleurs corporelles constantes Système immunitaire compromis; toujours malade Difficulté à s'éloigner du divan ou à sortir du lit Soulagement attribuable à une consommation excessive d'alcool/drogues/médicaments sans ordonnance
Mental	Esprit vif Attention soutenue Bonne concentration Créativité dans la résolution de problèmes Voit des solutions	Facilement distrait Inquiétude excessive Procrastination Évitement Voit des obstacles	Préoccupation constante Incapacité de se concentrer Capacité réduite de prendre des décisions Pertes de mémoire Axé sur les problèmes Toujours négatif	Jugement altéré Incapacité de prendre des décisions *Pensées ou gestes suicidaires *Si vous avez des pensées suicidaires, composez immédiatement le 911 et demandez de l'aide!
Émotionnel	Motivé Dynamique Bon réseau social	Irritabilité Perte du sens de l'humour Découragé Impulsif Voir des gens est une corvée	Colère Anxiété Humeur maussade Dépassé Évite les situations sociales	Apathie Sans espoir ou désemparé Hors de contrôle; explosif-implosif, garde tout pour soi Impression d'être un fardeau Isolement social (amis, famille, communauté)
Stratégies	Prendre soin de soi : sur le plan physique, mental et émotionnel Augmenter son niveau de sérotonine Prendre un congé ou des vacances	Rechercher l'aide d'amis/famille Faire une activité qui nous détend Consulter son médecin de famille	Rechercher le soutien de pairs ou de programmes d'aide, ou des premiers soins en santé mentale	Obtenir du soutien professionnel ou clinique (médecin, psychologue)

©2018 Dr. Georges Sabongui. Tous droits réservés.

Si vous avez besoin d'aide

Si vous êtes en situation de crise, COMPOSEZ le 911.
Des premiers intervenants qualifiés sont là pour vous aider.

Au cœur des familles agricoles et la fondation Do More Ag

Obtenez des ressources et du soutien qui favorisent le bien-être des producteurs.

acfareseaux.qc.ca (Québec)
domore.ag (national)

Lignes d'aide en santé mentale

Colombie-Britannique : 1-800-784-2433
Alberta : 1-877-303-2642
Saskatchewan : 1-800-667-4442
Manitoba : 1-866-367-3276
Ontario : 1-866-531-2600
Québec : 1-866-277-3553
Nouveau-Brunswick : 1-800-667-5005
Nouvelle-Écosse : 1-888-429-8167
Île-du-Prince-Édouard : 1-800-218-2885
Terre-Neuve-et-Labrador : 1-888-737-4668
Yukon : 1-844-533-3030
Territoires du Nord-Ouest : 1-800-661-0844
Nunavut : 1-800-265-3333

fac.ca/MieuxEtreAgricole
Financement agricole Canada

La normale ou l'anormal

De nos jours, il est beaucoup question de retour à la normale. Si l'élection fédérale que l'on vient de subir est un indicateur valable, il n'est pas faux d'affirmer qu'il en est ainsi. Dans l'ensemble, je constate, comme d'autres plus futés que moi l'ont déjà fait, qu'avec la composition du nouveau parlement, le résultat des élections nous indique clairement qu'à quelques exceptions près, c'est du pareil au même. Ainsi, à priori, rien n'a changé. La constance, l'habitude sont les mamelles de la normalité, me fait-on savoir. De même, le gaspillage et le mécontentement vont de pair : rien de plus normal.

La remise en question des chefs de parti après une défaite ne peut étonner, elle entre dans une logique tout à fait normale. La démission d'Annamie Paul, du Parti vert, en ce sens n'a surpris personne. On s'y attendait. Quoi de plus normal que de rendre les armes lorsque vos affaires battent de l'aile ? D'autres têtes, possiblement, risquent de tomber sous peu. Ainsi pourraient s'exprimer, trop littéralement malheureusement, les Talibans de retour au pouvoir en Afghanistan après une vingtaine d'années d'absence qui leur ont paru complètement anormales. Ils peuvent dorénavant talibanner à volonté comme si c'était normal.

Le bras de fer diplomatique qui mettait aux prises la Chine, les États-Unis et le Canada a fini, c'était une question de temps, par connaître un heureux dénouement comme chacun le sait. Les deux Michael sont de retour au pays où ils ont été chaleureusement accueillis par leur famille respective ainsi que par les représentants du gouvernement fédéral et, plus particulièrement, par Justin Trudeau, désireux, grâce aux séances de photos que créait l'occasion, de redorer son image quelque peu ternie par sa décision de déclencher inutilement les élections fédérales. Rien de surprenant dans son comportement. Rien de plus normal, pourrait-on aussi ajouter presque sans rancœur.

Meng Wanzhou, héritière de l'empire Huawei et directrice financière du géant des télécoms chinois, est, de son côté, retournée chez elle à Shenzhen dans la province du Guangdon après presque trois ans d'assignation à résidence dans sa luxueuse résidence à Vancouver. Par contre, messieurs Kovrig et Spavor, les deux ressortissants canadiens obtenus en échange (n'ayons pas peur des mots), à l'opposé du traitement encouru par la princesse d'Huawei, ont passé leur détention dans une prison chinoise aux conditions déplorables. Vous trouvez ça normal ?

Cette affaire maintenant finie, mais pas tout à fait classée, on pourrait penser que les relations avec la Chine vont reprendre leur cours normal. Ce serait à mon avis mettre la charrue avant les dragons. Pas mal d'obstacles restent à franchir avant d'en arriver là. Le Canada, à l'image de son gouvernement, s'est fait vivement critiquer, sinon corriger. Cela laisse des traces et des séquelles difficiles à cicatriser. Ça se comprend, c'est tout à fait normal. Pas mal de vin de l'Okanagan doit passer sous les ponts du fleuve bleu (Yangzy Jiang) avant de reprendre des relations normales avec un pays qui est loin de vous vouloir du bien. Rien d'anormal en ce sens.

Cela va bientôt faire deux ans que nous vivons avec la COVID-19. Nous nous sommes, en quelque sorte, habitués à cette pandémie. Nous avons pris à son égard des habitudes : masques, distanciation sociale, preuve de vaccination, et que sais-je encore. En fait, nous subissons sa loi. Il est difficile d'imaginer qu'il puisse en être autrement. Ces restrictions, somme toute, nous semblent essentielles, nous apparaissent totalement normales. Plus normal que ça, tu meurs.

Récemment, je me suis rendu à Tofino pour y passer le week-end. À l'hôtel, qui était loin d'être bon marché, on nous a fait savoir qu'en prévention de la pandémie, il n'y aurait personne pour faire le ménage de notre chambre. Je n'ai pas rechigné. Par les temps qui courent j'ai trouvé ça approprié. En payant la note, dont le montant n'a pas pris en considération le manque de service, j'aurais aimé exprimer ma surprise et mon désaccord mais, puisque de partout il en est ainsi, je n'ai rien dit. Plus j'y pense, plus je ne trouve pas ça normal.

Photo d'International Crisis Group et Daehammindecline

Michael Kovrig (à gauche) et Michael Spavor (à droite).

Les températures extrêmes durant l'été, provocatrices de ce que j'appelle les CCC (Continuelles Catastrophes Climatiques) vont-elles cesser ? Pas que je sache. Au contraire, les experts nous font savoir que, dorénavant, il en sera ainsi, qu'il faut s'y faire, que ce comportement de mère nature, conséquence du réchauffement de la planète dû à la négligence et au manque d'action des nations envers elle, devient la nouvelle norme. Trouvez-vous ce raisonnement normal ? Bien que je m'y oppose, je crains malheureusement que ces oiseaux de malheur aient bien raison. Alors, pourrait-on penser, à quoi peut bien servir la conférence de Glasgow sur les changements climatiques qui s'en vient ? Il serait anormal et surtout immoral, selon moi, de ne rien faire.

Visitez La Source en ligne
www.thelasource.com
Twitter/Facebook : thelasource

Photo de Spring Salmon Studio

La connexion divine pour guérir

par NATHALIE ASTRUC

q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins conjugue art-thérapie et spiritualité avec son exposition *Divine Connection* à la galerie d'art de Surrey. Le chemin thérapeutique personnel de l'artiste est également initiatique et délivre des messages universels.

q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins, dont le nom signifie très poétiquement « Je porte les nuages comme couverture », est membre des Premières Nations Kwantlen. D'un feu père chef héréditaire de Kwantlen, Joe Gabriel, et d'une mère du groupe Shakan (Rivière Thompson), elle porte l'espoir et les perspectives tangibles de l'art-guérison.

« J'ai débuté ma carrière artistique, et donc mon chemin thérapeutique il y a 25 ans », explique l'artiste qui étudie d'abord la peinture à l'huile avec Barbara Bolt en 1996. Puis elle se diversifie et apprend à sculpter l'argent à la main avec le maître sculpteur Haisla Derek Wilson. q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins produit également des oeuvres de tissage et travaille conjointement avec son mari, Nəq̓ałči / Drew Atkins, lui-même sculpteur. Le couple possède son propre studio depuis 2005, K'wy'iy'e Spring Salmon à Fort Langley.

q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins a de nombreuses cordes à son arc et s'intéresse à l'édition. Elle illustre le livre *Let's Count the Moons*, (Comptons les lunes), un livre pour enfants écrit par l'enseignant de langue Kwantlen Fern Gabriel. Une vidéo avec la prononciation de ces nombres en langue hən̓q̓əmin̓əm̓ est disponible sur le site internet des écoles de Langley.

> « J'en ai moi-même été victime à douze ans. Je suis passée par le désespoir et la honte. L'art m'a beaucoup aidée à évacuer.
>
> *q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins, artiste*

Les vertus thérapeutiques de l'art

Pour l'artiste des Premières Nations, *Divine Connection* est un voyage thérapeutique : « Je dois me soigner par rapport aux écoles résidentielles, dont ma mère a souffert », déclare q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins.

Cet effroyable épisode n'est pas le seul évènement dont q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins veut parler. « Je veux dénoncer les abus sexuels sur mineurs. J'en ai moi-même été victime à douze ans. Je suis passée par le désespoir et la honte. L'art m'a beaucoup aidée à évacuer. Cela a changé ma façon de voir car j'avais tendance à tout peindre en noir. J'ai pu transformer le négatif en positif, en quelque chose de beau pour me permettre de guérir et de créer », explique-t-elle à la manière d'une alchimiste.

Photo de Spring Salmon Studio

q̓watiʿca / Phyllis Atkins, artiste.

Si elle fait référence à la culture Salish de la côte ouest, l'artiste est aussi ouverte aux autres spiritualités. « J'ai incorporé le concept du yin/yang, élément de la philosophie chinoise, pour évoquer les différentes forces », commente q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins à propos d'une des oeuvres du triptyque *λ̓a tə qələms tə c̓iċəł səy̓em̓ / L'Oeil du Créateur (The Creator's Eye)*.

La reconnection

q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins pointe le chemin vers l'unité retrouvée par le biais du cercle. « Les familles ont été déconnectées entre elles, les individus à leur culture. Il faut travailler à la reconduction à la terre et à la culture », explique-t-elle.

Ainsi le cercle et la réunion s'imposent comme fil rouge de l'exposition et se déclinent en trois parties de sa première exposition en solo. On retrouve notamment *siləʔ θə łqelċ / Grandmother Moon (la Grand-mère Lune)*, un portrait lunaire cerclé des phases lunaires sur feuille d'argent.

La répétition des formes circulaires, avec la lune mais aussi le tambourin rond, met en valeur la culture et la revitalisation des Salish de la côte. q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins allie tradition par les thèmes et les objets utilisés, notamment un verticille de la broche, outil de tissage traditionnel, et technologie avec une vidéo-projection.

Les autres oeuvres de q̓ʷatiʿca / Phyllis Atkins sont également visibles à Surrey, dans de nombreux lieux publics tels que le pont de Bear Creek (*We Are All Connected to this Land*), la mairie (*Paddling through the Waves of Change*) ou encore le musée de Surrey (*The Rivers that Connect Us*).

Si *Divine Connection* évoque un parcours personnel et s'ancre dans la culture des Premières Nations, l'exposition brille par sa résonance universelle en la recherche de la paix et de la proximité du divin dans l'unité.

Divine Connection est à la galerie d'art de Surrey jusqu'au 11 décembre 2021. Cet évènement est gratuit.

Pour plus d'informations : www.surrey.ca/arts-culture/surrey-art-gallery/exhibitions/qwatica-kwamkwm-t-sxwhli-phyllis-atkins-divine

---

Suite « Littérature » de la page 1

dans laquelle je ne me reconnaissais pas du tout », révèle-t-elle.

Écriture libératrice

Les deux auteures ont puisé dans leurs expériences personnelles pour rédiger leurs œuvres. Elisa Shua Dusapin raconte que son roman s'est nourri de sa quête d'identités culturelles. Elle s'est notamment inspirée de ses premiers périples en Corée du Sud. Ces « voyages initiatiques » l'ont amenée à se questionner sur une cohérence entre ses trois cultures, celle de sa mère – sud-coréenne – celle de son père – français – et celle du pays dans lequel elle vit aujourd'hui – la Suisse.

« J'ai grandi avec le sentiment de n'être nulle part chez moi. En Europe, j'étais l'Asiatique et en Asie, l'Occidentale », se confie-t-elle. Tout au long de l'écriture de son livre, la jeune femme espérait ainsi trouver des réponses à son questionnement existentiel. C'était aussi une manière de maintenir un lien avec la Corée : à mesure qu'elle grandissait et qu'elle perdait la langue, elle sentait que le pont avec cette culture se coupait.

Quant à Anne Serre, elle explique que son roman est né au moment où elle est elle-même tombée amoureuse de deux hommes qui l'ont contrainte à faire un choix. Prise au piège, l'auteure a trouvé son salut dans l'écriture. « Puisque dans la vie je ne pouvais pas choisir, je me suis dit que c'était le livre, ce que j'allais raconter, qui déciderait de ma vie amoureuse. Au final, j'ai suivi le choix qu'a fait mon personnage », révèle-t-elle.

Une situation bien particulière où la fiction dépasse la réalité. La romancière ajoute d'ailleurs : « Chez certains auteurs, leur destin se joue plus dans leur livre que dans la réalité. C'est comme si l'écriture décidait de leur existence plutôt que leurs réflexions et décisions dans la vie réelle ».

De nouveaux horizons

La récente traduction des deux ouvrages en anglais ouvre de nouvelles portes pour les auteures qui entrent pour la première fois sur la scène littéraire canadienne anglophone. Une nouveauté qui réjouit les deux écrivaines, ravies de parler à un nouveau public. « Ce qui m'intéresse dans une rencontre, c'est de dialoguer avec l'autre, que ce soient des journalistes, des auteurs ou des lecteurs. Je suis toujours curieuse d'entendre une autre manière de penser que la mienne », exprime Anne Serre.

Photo de Sophie Bassouls-Leemage

Anne Serre.

Photo d'Open Letter

Elisa Shua Dusapin.

Elles voient également cette percée comme l'occasion d'avoir un échange mutuel entre deux styles d'écriture. Selon Anne Serre, la littérature française est généralement plus intimiste. « Il y a un souci de soi peut-être plus développé et inquiet en France », commente-t-elle. Quant à la littérature nord-américaine, Elisa Shua Dusapin la qualifie plutôt d'« efficace », pleine de rebondissements, avec une tendance à mettre l'action des personnages au centre.

L'auteure franco-coréenne finit en soulignant l'importance pour le Canada de découvrir de nouvelles littératures, hors des frontières nationales. « Lire des textes qui viennent d'autres cultures, c'est ouvrir des portes pour entrer intimement dans un autre regard », conclut-elle.

Plus d'information sur www.writersfest.bc.ca

Le marbre et la sécurité

par AMÉLIE LEBRUN

C'est à d'heureux hasards mêlés à la curiosité et au génie éclectique d'un artiste et designer torontois que le Nikkei National Museum & Cultural Centre de Burnaby doit l'exposition *Safe | Home*.

Sur ses tableaux et sculptures de papier, exposés du 26 octobre 2021 au 30 avril 2022, Kellen Hatanaka retrace le lien fort entre la célèbre équipe de baseball vancouvéroise Asahi et la communauté nippo-canadienne.

Fierté

Sur des œuvres aussi prégnantes qu'expressives, l'artiste canadien de descendance japonaise explore les concepts d'identité, d'intégration et d'exclusion, en mettant en lumière les rapports de force à l'œuvre sur le terrain de jeu et dans la représentation de l'équipe de baseball qui fut autrefois la fierté de Vancouver et de toute la communauté qu'elle représentait. En effet, l'Asahi était bien plus que l'équipe de choc canadienne du baseball. Formée en 1914, l'équipe entièrement composée de Nippo-canadiens devint un élément essentiel de la construction de cette identité et fut louée pour son excellence et son esprit d'équipe. Le succès et la popularité des Asahi sont devenus synonymes d'intégration réussie. Leur maillot blanc et rouge, rappelant les couleurs des drapeaux canadien et japonais, est devenu l'étendard d'un Canada multiculturel et ouvert. « Ils ont créé un style de jeu unique, connu sous le nom de Brain Ball, et le baseball est devenu partie intégrante de la culture nippo-canadienne », raconte Kellen Hatanaka. « C'est un exemple parfait de participation à la culture dominante tout en conservant la culture et l'identité propres à une communauté minoritaire ». Les Asahi ont

Photo de Kellen Hatanaka

Kellen Hatanaka.

réussi le pari de s'imposer dans un sport considéré comme intrinsèquement nord-américain, sans renier leur héritage japonais. La cohésion et le style unique qui propulsèrent la petite équipe de la rue Powell à Vancouver au rang international rencontrèrent une fin prématurée lorsque les membres de l'Asahi furent envoyés en camp d'internement par le gouvernement fédéral, comme des milliers d'autres Nippo-canadiens, en 1942.

Représentation

Et le triste sort des Asahi, symbole d'unité dans la diversité pour le Canada, réveille des souvenirs douloureux, face à un accroissement des actes haineux visant les communautés asiatiques exacerbé par la pandémie de COVID-19. « J'ai intentionnellement placé ces œuvres dans un contexte contemporain pour établir des parallèles avec les problèmes auxquels les [Nord-]américains d'origine asiatique sont toujours confrontés aujourd'hui », explique l'artiste. L'identité des Nord-américains de descendance asiatique est un thème récurrent dans les œuvres de Kellen Hatanaka. L'artiste porte également un intérêt particulier au sport pour son aspect émotionnel, porté par la compétition et tout ce qu'elle révèle de l'être humain, mais aussi de la représentation qui y prend place. « Étant donné que les Asiatiques sont largement sous-représentés dans le sport, il était important pour moi de représenter des figures sportives asiatiques de premier plan dans mon travail afin de renverser les récits et les stéréotypes exclusifs », ajoute Hatanaka. Les thèmes et problématiques abordés par ces œuvres créées pour la plupart au tout début de la pandémie semblent d'autant plus pertinents aujourd'hui. « Leur lien avec la montée du racisme et de la violence anti-asiatiques ne peut être ignoré mais, malheureusement, je pense que la raison pour laquelle ce travail semble opportun est que le sentiment anti-asiatique est un problème omniprésent en Amérique du Nord depuis l'arrivée des premiers immigrants asiatiques aux États-Unis et au Canada, et qu'il nous affecte encore aujourd'hui », déplore l'artiste. « Cependant, je n'aurais jamais pu anticiper la laideur que la pandémie allait révéler. »

Un soutien mutuel

Les matériaux choisis par Hatanaka ne sont pas non plus laissés au hasard. Détourner des matières pour les transformer en canevas, comme les feuilles de papier manille assemblées, permet de symboliser la communauté japonaise, « résiliente et industrieuse », capable d'utiliser des matériaux d'une manière innovante. Ce papier se déforme sous la peinture et ajoute un élément sculptural à l'œuvre. C'est aussi une référence aux panneaux confectionnés par les supporteurs pour soutenir leurs équipes lors des matchs. Le papier, matériau délicat qui devient extrêmement rigide lorsqu'il est assemblé et travaillé, symbolise la force que l'on trouve dans les communautés lorsque les gens se rassemblent pour se soutenir mutuellement.

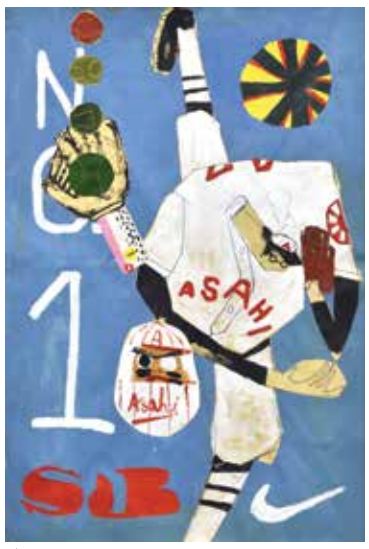
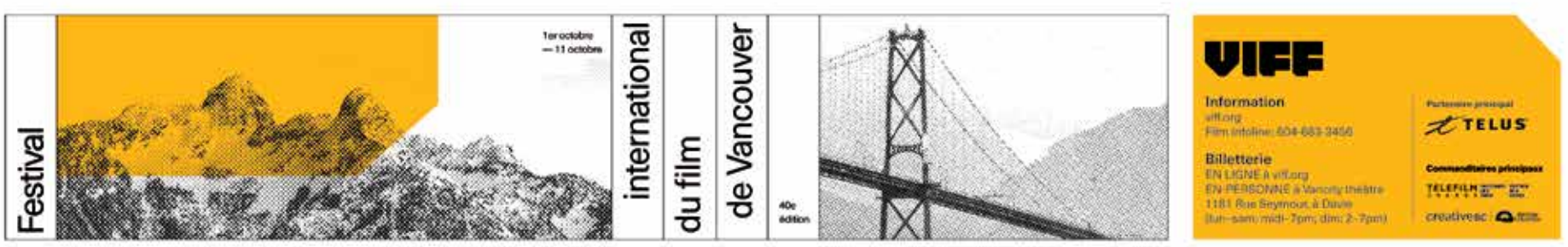


Photo de Kellen Hatanaka

Heat *par Kellen Hatanaka.*

Tout comme pour le papier utilisé par Kellen Hatanaka, c'est le travail et la cohésion qui ont fait la force des Asahi. En surmontant les préjugés, le rejet et en s'affranchissant des barrières sociales, les Asahi de Vancouver ont rassemblé des supporteurs de toutes origines et restent encore aujourd'hui un symbole populaire d'espoir, d'acceptation, de respect et de persévérance pour une société canadienne plus inclusive et qui célèbre sa diversité.

Pour en savoir plus, visitez : www.centre.nikkeiplace.org



Just a Movement

Vincent Meessen - Belgique/France, 110min

Sam, 2 octobre	18h00	Vancity
Dim, 3 octobre	15h15	Cinematheque

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Le révolutionnaire sénégalais Omar Blondin Diop a été assassiné dans une prison de Dakar en 1973, six ans après son apparition dans La Chinoise, le chef-d'œuvre de la Nouvelle Vague de Jean-Luc Godard. L'artiste belge Vincent Meessen réalise une reprise libre du film de Godard, cette fois en mettant Diop au centre, mais avec des réflexions passionnées sur l'Afrique d'aujourd'hui, toujours façonnée et marquée par le colonialisme, le capitalisme et la corruption. La photographie est somptueuse, les idées complexes, convaincantes et pertinentes.

Bootlegger

Caroline Monnet - Canada, 81min

Mar, 5 octobre	18h30	Cinematheque
Merc, 6 octobre	16h00	Vancity

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Mani, une future avocate, retourne dans la réserve où elle a grandi à des fins de recherche. Son passé douloureux refait surface alors qu'elle est résolue à se réintégrer dans la communauté, et s'implique dans le débat autour d'un référendum sur l'autorisation de la vente libre d'alcool dans la réserve.

Souad

Ayten Amin - Egypt/Tunisie/Allemagne, 96min

Ven, 1 octobre	16h45	Cinematheque
Sam, 9 octobre	12h30	Hollywood Theatre

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Ce drame obsédant met en scène Bassant Ahmed dans le rôle-titre, une jeune femme belle et fragile, coincée entre la répression religieuse et les libertés douteuses des médias sociaux. Les choses finissent par se gâter et c'est alors que la réalisatrice Ayten Amin met l'accent sur Rabab (Basmala Elghaiesh), la jeune sœur de Souad, qui tente de mettre à jour une sombre histoire. Ayten Amin fait preuve d'un grand talent pour les moments subtilement décisifs, et son film est parfaitement adapté aux contradictions de la vie en ligne.

Queen Of Glory

Ayten Amin - États-Unis, 78min

Ven, 1 octobre	19h15	Cinematheque
Sam, 9 octobre	18h45	Rio

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Sarah Obeng s'apprête à déménager dans l'Ohio avec son petit ami lorsque sa mère meurt subitement. Elle doit alors recoller les morceaux de la vie de sa mère et organiser des funérailles ghanéennes traditionnelles à New York. Finalement, Sarah découvre plus que ce qu'elle avait prévu au départ en explorant le monde que sa mère a laissé derrière elle.

Brother's Keeper

Ferit Karahan - Turquie/Roumanie, 85min

Ven, 8 octobre	18h00	Kay Meek
Lun, 11 octobre	18h30 pm	SFU-GCA

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Dans un pensionnat corrompu situé au milieu des montagnes d'Anatolie orientale, Yusuf tente de sauver son ami Memo, qui tombe malade après une punition. Ensemble, ils luttent contre les barrières systémiques en place dans l'école. Lorsque le personnel commence à prendre l'état de Memo au sérieux, des secrets émergent alors que chacun tente de découvrir la cause profonde de sa maladie. Ferit Karahan explore les thèmes de la cruauté, de la pauvreté et de l'abus de pouvoir.

Lamya's Poem

Alex Kronemer - États-Unis/Canada, 88min

Sam, 9 octobre	16h00	SFU-GCA
Dim, 10 octobre	15h15	Kay Meek

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Dans un monde imaginaire, mystérieux et obsédant, une jeune fille moderne de 12 ans rencontre le jeune poète du 13e siècle Rumi, alors qu'ils voyagent dans un pays fantastique où de luxueux dirigeables flottent dans les airs et où des vrilles noires insidieuses se déploient dans une ville mystique. Réalisé par Alex Kronemer, Lamya's Poem est un conte animé profond qui suit une jeune Syrienne fuyant son pays déchiré par la guerre au cours d'un voyage périlleux qui l'amène finalement sur les rives peu accueillantes d'un camp de réfugiés en Europe.

The White Cube

Renzo Martens - Pays-Bas/Belgique, 79min

Sam, 2 octobre	20h15	Studio Theatre
Sam, 9 octobre	21h00	SFU-GCA

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Dans son projet "The Repatriation of the White Cube", l'ironiste néerlandais Renzo Martens recherche des travailleurs congolais dans deux plantations d'huile de palme d'Unilever et propose un modèle de partage des bénéfices dans lequel les travailleurs seront payés pour leur art, qui sera exposé dans des galeries en Occident. Renzo Martens se présente comme un vendeur, mais s'efface aussi sciemment pour laisser place à un portrait émouvant du sculpteur Matthieu Kasiama.

Yuni

Kamila Andini - Indonésie/Singapour/France/Australie, 95min

Dim, 3 octobre	16h15	Vancity
Lun, 11 octobre	13h30	Vancity

1 octobre - 11 octobre VIFF Connect

Yuni est une lycéenne typique qui aime la mode, le maquillage, la couleur violette et l'art martial silat. Elle étudie dur pour obtenir une bourse d'études universitaires très convoitée. Mais combien de temps encore pourra-t-elle refuser les demandes en mariage d'hommes inconnus ? Deux des plus brillantes créatrices féministes indonésiennes, Kamila Andini (The Seen and Unseen, VIFF 2018) et la scénariste Prima Rusdi, se sont associées pour un cri de cœur dévastateur de femmes dont les rêves d'éducation et d'autonomie sont systématiquement étouffés.

Soutien aux francophones, aux membres de minorités visibles et aux immigrants à la recherche d'un emploi dans la région Kootenay-Boundary

ENROUTE

EN TANT QUE DEMANDEUR D'EMPLOI, VOUS VOYEZ-VOUS COMME FRANCOPHONE, MEMBRE D'UNE MINORITÉ VISIBLE OU IMMIGRANT?

EnRoute vous amènera à destination!

En route, un programme en français offert par Kootenay Career Development Society : KCDS

EnRoute propose du soutien aux francophones, aux membres de minorités visibles et aux immigrants à la recherche d'un emploi dans la région Kootenay-Boundary. Le programme de soutien aux francophones collabore avec divers partenaires communautaires et employeurs locaux dans le but d'élargir et d'accroître les possibilités d'emploi des participants. C'est un programme rémunéré de quatre à cinq semaines qui se déroulera à l'automne pour aider à la recherche d'emploi. Pour en savoir plus : programs@kcds.ca ou 250-352-6200

Geneviève Fortin, chargée de projet pour EnRoute, sera présente au centre communautaire de l'AFKO les deuxièmes mardis du mois d'octobre et novembre, soit les 5 et 19 octobre ainsi que les 2, 16 et 30 novembre 2021 de 13h à 16h pour vous rencontrer et répondre à vos questions !

POUR EN SAVOIR PLUS, VISITEZ KCDS.CA
programs@kcds.ca
250-352-6200

KOOTENAY CAREERS Canada BRITISH COLUMBIA

Qu'est-ce qu'on mijote ?

CHAQUE DERNIER MARDI DU MOIS
À PARTIR DE 17H30
EN LIGNE VIA ZOOM

Ateliers de cuisine en français

INSCRIPTIONS SUR FRANCOKAMLOOPS.ORG

ASSOCIATION FRANCOPHONE DE KAMLOOPS

Photo de Marie-Noëlle Pilon

« Vraiment tout doucement »

Sur le changement dans nos vies

par GRATIANNE DAUM

La compagnie montréalaise Rubberband inaugure le retour aux événements en personne du Dance House, avec son spectacle *Ever So Slightly (Vraiment tout doucement)*.

La variété des agressions que chacun peut rencontrer dans la vie de tous les jours, et la soif impérieuse de résister à ces contraintes, sont représentées dans cette chorégraphie qui reflète la vie du chorégraphe. Le recours à une alliance musicale inattendue achève ce parallélisme et donne à l'ensemble une énergie mentale, portée par l'athlétisme explosif des danseurs.

Et pour cela, dix danseurs prendront la scène au son joué en direct d'un DJ électro et d'un violoniste primé, pour explorer les instincts et réflexes que les hommes développent pour faire face aux agressions journalières. Le chorégraphe, Victor Quijada, partage ce qui lui a inspiré cette histoire.

Un parcours exploratoire

Né à Los Angeles, de parents mexicains, Victor Quijada a découvert la danse dans les rues de cette ville en pratiquant le hip-hop avant de suivre son cœur et ses pieds vers les planches des classes de ballet qui l'ont emmené au Canada. Il explique que la transition s'est opérée lorsqu'il était lycéen à Lachsa, une école secondaire des arts visuels et du spectacle à Los Angeles, en Californie. « En tant que jeune danseur de hip-hop angelin, la découverte d'un monde des arts plus vaste a aiguisé ma curiosité et m'a plongé dans une phase d'essai et de questionnement. Avec mon intérêt grandissant pour le post-modernisme et le minimalisme, à l'opposé des codes du hip-hop, je me suis rendu compte que si je voulais mener à bien mon exploration, il fallait que je trouve une autre scène que celle-là », mentionne le chorégraphe. Et d'ajouter que c'est cette prise en main du post-modernisme qui lui a ouvert l'esprit sur d'autres formes de danse, dont le ballet.

Photo d'Isabel Rancier

Le chorégraphe Victor Quijada.

C'était là sans doute, dans ces années de jeune adulte, le fondement de son envie de monter sa propre structure répondant à sa vision de la danse. Ce qu'il a fait en 2002 avec *Rubberband* (bande de caoutchouc). Cette école et troupe de danse lui permet de mettre en couple la rigueur des ballets classiques et contemporains avec l'idéologie et le mouvement de la culture hip-hop. D'aucuns disent que ce faisant, il a redéfini les codes du break dance au sein même d'un contexte institutionnel.

Rattrapé par son destin

Mais alors qu'il perfectionnait ses pliés, jambes tendues et autres entrechats, mettant à profit sa « mentalité hip-hop de confrontation pour se pousser à devenir le meilleur danseur classique possible », son passé est revenu dans ses pas. « Au même moment, le milieu de la danse de rue de Montréal était en ébullition, et de venir à Montréal pour atteindre mes objectifs en matière de ballet, cela m'a aussi, paradoxalement, amené à refaire corps avec mon identité laissée à Los Angeles », explique Victor Quijada.

Et c'est à un autre tournant temporel que l'on doit l'existence de ce spectacle. En substance, il symbolise pour lui « le grand changement ». Il explique qu'après dix ans passés à partager son vocabulaire chorégraphique, que malgré la réussite de sa méthode enseignée à Rubberband, il a voulu en changer. Il a voulu passer d'une maîtrise des mécaniques corporelles à un accent sur la prise de décision dans les choix instinctifs que l'on retrouve dans l'improvisation. « Je me suis retrouvé plusieurs fois dans cette période de ma vie où je trouve une recette qui marche avant que je ne doive faire un choix en toute conscience : ok, je peux continuer sur la route du succès ou bien je peux essayer de trouver un nouveau territoire à parcourir en choisissant de ne pas utiliser la recette que j'ai perfectionnée », souligne le chorégraphe.

> « En observant ce travail de chorégraphie, je pensais beaucoup aux différentes façons où le changement survient.
>
> *Victor Quijada, chorégraphe*

Cette création est décrite par Dance House comme une « méditation sur la manière dont se déroule le changement », les nombreux éléments qui amènent à celui-ci, et le point de rupture, positif ou négatif.

Dans un court extrait vidéo enregistré lors d'une représentation inaugurale à Montréal, les jeux d'échange sont tout de suite perceptibles entre les émotions brutales et les moments plus doux, subtils et apaisés, qui représentent les deux côtés de ce point de rupture.

« En observant ce travail de chorégraphie, je pensais beaucoup aux différentes façons où le changement survient. Parfois soudainement. Parfois seulement après que la coupe soit pleine. Qu'est-ce qui découle de ce changement ? Comment se réapproprier soi-même dans ce nouvel environnement ? », éclaircit-il.

Le spectateur pourra percevoir que le chorégraphe a voulu incorporer la réaction immédiate mais aussi la résilience qui incarne cette « méditation » sur la durée. Et chacun sera surement amené à réfléchir en effet au fait que le changement est un mécanisme souvent en plusieurs étapes, et de comprendre alors pourquoi le titre : *Vraiment tout doucement*.

Pour plus d'informations visitez le : www.dancehouse.ca

Kimmortal ou le voyage identitaire

par NATHALIE ASTRUC

L'artiste queer filipinx, Kimmortal explore ses racines par le biais des cultures urbaines. Un cocktail détonant et engagé à découvrir au Centre Chan le 22 octobre prochain.

Photo de Chan Centre

L'artiste queer filipinx, Kimmortal.

Kim Villagante alias Kimmortal, issu.e d'une seconde génération philippine (racines Ilocano et Visayan des provinces Pangasinan et Negros Occidental aux Philippines), est un.e artiste multidisciplinaire touchant à la musique, la danse, le théâtre, la poésie et l'art visuel.

Né.e au Canada sur le territoire non-cédé des peuples Salish de la côte, l'artiste non-binaire se dit faire partie d'un grand cercle de guérisseurs queer trans femme filipinx et affirme la différence de son identité.

Si les œuvres de Kimmortal touchent un large public, l'artiste a porté une attention particulière aux jeunes en animant des ateliers de poésie et de sculpture sur argile à destination de cette cible.

Des racines urbaines dans le hip hop

Les premières amours artistiques de Kimmortal se portent

La pochette de l'album.

d'abord sur la culture urbaine avec le rap, auquel iel s'identifie et sa première influence sera l'américain Lil Bow Wow. Cette découverte artistique le/la pousse à vouloir reproduire à la fois la musique mais surtout les chorégraphies du rappeur et c'est ainsi qu'iel se construit en puisant force et affirmation.

Dans la mouvance des cultures urbaines, l'artiste pluridisciplinaire a également animé de nombreux clips vidéo.

Son album alt-rap/soul/électronique *X marks the Swirl* intègre du slam, du rap et des passages mélodiques. Sélectionné pour le prestigieux prix Polaris, il est désigné comme l'un des « 19 meilleurs albums de 2019 » par la CBC, et nommé pour un *Western Canadian Music Award.*

L'artiste écume les scènes du SXSW, du JUNOfest, de Rifflandia, du NXNE, et se retrouve également en tête d'affiche du *Winnipeg Pride Festival.*

Voyage identitaire

Issu.e d'une famille ayant pour souhait son intégration dans une société blanche canadienne, iel ne se reconnaissait pas et a été victime du racisme à l'école.

C'est au cours d'une rencontre avec un activiste noir après l'un de ses concerts qu'iel va orienter son parcours artistique vers ses racines philippines et intégrer davantage d'éléments pour s'élever contre le racisme.

Iel a donc créé un espace pour les artistes philippins rassemblés autour de la nour-

Photo de Chan Centre

Kimmortal.

riture pour célébrer la communauté et fin 2020, iel est contacté.e par la *Vancouver Art Gallery* pour un spectacle annuel Fuse. Kimmortal a également travaillé avec trois autres artistes filipinx pour créer une œuvre multimédia afin de promouvoir l'art filipino.

En tant que queer filipinx, iel découvre l'identité philippine par le biais de l'art. Cependant, l'artiste n'oublie pas sa première influence, part de son identité : le hip hop ainsi que la musique afro-américaine.

Kimmortal est très conscient.e de sa part de responsabilité dans l'usage de ses racines urbaines et s'interroge sur la façon de rendre à la communauté afro-américaine de façon artistique.

Le prochain album de Kimmortal sortira au printemps 2022.
Kimmortal sera au Centre Chan le 22 octobre à 20h.
Pour plus d'informations : www.chancentre.com